

Lorsque Philippe II eut à déplorer la mort de sa quatrième femme (1580) et, à l'exception de deux, de tous les autres enfants qu'elle lui avait donnés, il s'attacha tout particulièrement à Isabelle au point que, initiée à toutes les affaires de l'État, sa fille préférée devint comme le bras droit du roi. On a prétendu que les lettres adressées par Philippe II à Isabelle ainsi qu'à Catherine étaient les seules manifestations «où nous apparaissait le cœur, l'amour et la familiarité de cet homme fermé.» (6)

Ces lettres (7) sont datées du Portugal (1581 – 1583) où l'avait accompagné son neveu préféré, le souffreteux Albert, futur époux d'Isabelle. (8)

Isabelle, «miroir et lumière de ses yeux», (9) ne quittait plus son père. Elle l'accompagnait maintenant dans tous ses déplacements et se rendait même avec lui au Conseil, portant, dans le cortège, l'écrivoire d'ébène du roi. Et lorsque Philippe II, «tourmenté par la goutte, héritage de son père Charles-Quint, éprouvait quelque difficulté à tenir la plume entre ses doigts gonflés et douloureux, c'était Isabelle, de nombreux documents d'archives en font foi, qui, sous la dictée du roi, écrivait en marge des rapports des ministres les mentions habituelles du plus paperassier des monarques.» (10) Il arriva même à Isabelle de signer des documents à la place de son père.

C'est dans les Conseils qu'Isabelle aura rencontré l'homme de confiance des Fugger, notre compatriote Jean de Myle ou *Mylius*, nom latinisé d'après le lieu de sa naissance, le moulin de Dudelange. *) Grâce à la protection d'un prélat de Trèves, Mylius fit en cette ville ses premières études, continuées et achevées à Louvain par un ou plusieurs doctorats. Entre 1567 et 1573 il fut précepteur des enfants de Don Ferdinand Alvarès, le duc d'Albe d'exécrable mémoire. Depuis 1573 il était attaché à la personne du roi Philippe II en qualité de traducteur et d'interprète pour les affaires d'Allemagne.

Lorsqu'il mourut célibataire en 1596, on le disait riche de 3 millions de florins de Brabant, somme qu'il destina à la fondation de bourses. Nous aurons encore l'occasion d'y revenir. (11)

Notons encore ici qu'on doit aussi à Mylius l'édition parue en 1584 des «*Commentarii And. Hyperii in epistolam Divi Pauli ad Hebraeos, Tiguri.*» ((11bis)

Isabelle aura aussi eu l'occasion d'apprécier le dévouement d'un autre Luxembourgeois, *Jean-Oswald de Britt*, originaire de Larochette dont il était co-seigneur. Pendant 36 ans il remplissait les fonctions de conseiller et secrétaire intime auprès des rois Philippe II et Philippe III. En souvenir des services rendus par Britt à la maison d'Espagne, Philippe IV créa son fils, Don Luis, chevalier d'Alcantara et lui donna en 1631, en fief engagère héréditaire et moyennant 11 000 florins de Brabant, la terre de Diekirch. **)

J. O. de Britt mourut vers 1640 à Bruxelles, où il fut enterré. (12)

*) Comme l'a prouvé E. Diderrich (O.H. 1923, p. 361), A. Neyen, J. B. Douret, J. Neumann et M. Blum se sont trompés en admettant que l'imprimeur colonais Arnold Mylius (1540 – 1604) était un parent, voire un frère de Jean Mylius.

**) Neyen, auquel nous empruntons ces données, fait erreur en prétendant qu'à cette occasion Diekirch fut érigé en *mark-vogtei*: déjà en 1337 il est question de la «*marckvooghdey*» de Diekirch. (13)